

D'autrice de romans policiers à tueuse à gages,  
il n'y a parfois qu'un pas !



**ELLE  
COSIMANO**

**PARTNERS  
IN CRIME**

**ROMAN**

  
CHARLESTON

# FINLAY DONOVAN EST MORTELLE

TOME III

## PARTNERS IN CRIME

Depuis qu'elle s'est découvert un talent particulier pour retirer les taches de sang de ses vêtements, Finlay Donovan, autrice à succès et mère célibataire, en voit de toutes les couleurs. Et ce n'est pas fini ! Lorsqu'elle s'est retrouvée contrainte d'« emprunter » une voiture de luxe avec sa nounou et *partner in crime*, Vero, la mafia russe les a sorties d'affaire et désormais Finlay lui est redevable. Derrière les barreaux, le boss de la mafia, Feliks, qui continue de faire la loi, a une mission à lui confier : retrouver un tueur à gages. Le problème, ce dernier pourrait bien être policier. Par chance, l'École de police vient justement d'ouvrir ses portes à des citoyens bénévoles pour un stage d'une semaine...

Retrouvez les nouvelles (més)aventures de Finlay Donovan : une héroïne drôle et singulière prête à se métamorphoser en tueuse à gages pour protéger sa famille.

ÉLU MEILLEUR LIVRE DE L'ANNÉE 2021

Traduit de l'anglais par Christine Barbaste

ISBN : 978-2-38529-155-6



9 782385 291556

22,90 € Prix TTC France

Rayon : Littérature étrangère  
Design et illustration :  
© Raphaëlle Faguer



CHARLESTON

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

Elle Cosimano

# PARTNERS IN CRIME

FINLAY DONOVAN EST MORTELLE - TOME 3

Roman

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Christine Barbaste*

  
CHARLESTON

**De la même autrice, aux éditions Charleston :**  
*Comment j'ai tué ton mari* (tome 1), 2023  
*Qui veut la peau de mon ex-mari ?* (tome 2), 2024

Titre original : *Finlay Donovan Jumps the Gun*

Copyright © Elle Cosimano, 2023

Tous droits réservés.

Première publication aux États-Unis par Minotaur Books, une marque de St. Martin's Publishing Group.

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Christine Barbaste

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025

76, boulevard Pasteur

75015 Paris – France

[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-38529-155-6

Maquette : Patrick Leleux PAO

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !** Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook (Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston) et sur TikTok (@editionscharleston) !

*Pour Nicole*



— **J**E VAIS ALLER EN PRISON, n'est-ce pas ?  
De l'autre côté de la porte, la voix de l'homme  
s'était fêlée.

— Mais non, vous n'irez pas en prison ! l'ai-je rassuré  
à travers le mince panneau de bois.

Au gloussement familier qui a ponctué mon affirmation a fait écho un gémissement.

— Comment vous appelez-vous ? ai-je enchaîné, histoire de distraire ce malheureux pendant que je farfouillais dans mon sac à langer.

— Pourquoi cette question ? Vous êtes en train d'appeler la police ? Vous allez me dénoncer ?

— Mais non, je ne vais pas vous dénoncer ! Faites-moi confiance.

— Vous en avez de bonnes !

— Vous croyez vraiment que je veux que ça finisse mal ?

J'ai tendu l'oreille. Je n'entendais qu'une respiration hachée.

— Mo... a soufflé l'homme d'une voix hésitante, et comme sa réponse était saluée par un nouveau gloussement, il a crié : Mo ! Je m'appelle Mo ! Seigneur, je vous en supplie, faites quelque chose !

— Mo, j'ai besoin que vous restiez calme. Écoutez-moi, et suivez mes instructions à la lettre.

— Parce ce que vous avez déjà fait ça ? s'est-il écrié d'une voix encore plus aiguë.

— Oui, j'ai déjà eu à gérer ce genre de situation, l'ai-je assuré – en me gardant bien de préciser : *Mais jamais dans les toilettes d'un Walmart*. Écoutez-moi attentivement, Mo. Je vais m'accroupir très lentement, et glisser un bras sous la porte. Quoi qu'il se passe, ne bougez surtout pas !

Mo a commencé à respirer de plus en fort, comme s'il suffoquait.

— Hé, attendez ! Vous allez faire *quoi* ? Non ! Je ne crois pas que ce soit une bonne idée ! Il doit y avoir un autre moyen...

— Non, Mo. Il n'y en a pas d'autre. Soit vous me laissez vous venir en aide, soit j'appelle quelqu'un pour déverrouiller de l'extérieur la porte de votre cabine.

— Non ! N'appellez personne ! D'accord, faites ce que vous avez à faire, mais faites vite, je vous en supplie !

Je me suis mise à quatre pattes. Le contact du carrelage collant sous mes paumes m'a arraché une grimace, et en abaissant le visage au ras du sol, je me suis interdit d'imaginer quel genre de miasmes pouvaient prospérer dans les joints encroûtés.

J'ai jeté un œil sous le panneau : un pantalon étalé autour des chevilles, une paire de chaussettes Burlington remontées à mi-mollet et, à quelques mètres des pieds de Mo, les semelles clignotantes des baskets de mon fils.



Lequel était en train de babiller, en souriant de toutes ses dents à sa victime.

— Zaaaach, ai-je roucoulé. Sors de là, tout de suite.

*Trente secondes.* Pendant les trente secondes qu'il m'avait fallu pour soulager ma vessie, mon bambin avait réussi à ramper sous la porte de ma cabine, à sortir des toilettes des femmes pour entrer dans celles des hommes, probablement sur les talons d'une jeune personne candide qui n'avait jamais travaillé ni dans une crèche ni dans un zoo, et qui n'avait pas eu la prévenance de l'intercepter.

Zach a lâché une cascade de rires en voyant ma main tenter d'agripper l'ourlet de sa salopette, et il a reculé vers le fond de la cabine.

— Il se rapproche ! a paniqué Mo en rabattant les genoux l'un contre l'autre. Non ! Non ! Recule !

— Vous n'avez pas trop l'expérience des enfants, n'est-ce pas ?

— Non ! Pourquoi cette question ?

— Une intuition...

J'ai engagé une épaule sous la cloison et étiré le bras au maximum. Plutôt que de se contenter d'une des deux autres cabines, qui étaient libres, Mo avait choisi la plus vaste. Réfugié au fond de cette cabine conçue pour des personnes handicapées, mon fils était hors d'atteinte.

— Je n'y arrive pas. Il est trop loin de la porte.

— Vous aviez dit que vous saviez comment faire !

— Je travaille à une solution. Ne paniquez pas.

— Je voudrais vous y voir ! Vous savez ce qui arrive aux hommes qui se font surprendre, sans pantalon, dans des toilettes, avec de jeunes enfants ? Je n'ai rien demandé, moi !

Zach avait arrêté de glousser, d'un coup, ce qui ne présageait rien de bon. J'ai fouillé frénétiquement dans

mon sac à langer. Où étaient ces fichus Cheerios, quand on avait besoin d'eux ?

— Dites, il se passe quelque chose, a chuchoté Mo d'une voix tendue. Il ne bouge plus du tout. Je crois qu'il prépare un sale coup...

J'ai froncé le nez. Oui – Zach préparait indéniablement quelque chose.

— Il grogne ! Et son visage devient tout rouge ! Je crois qu'il est possédé !

— Mais non. ! Il va juste à la selle.

— Il va... où ? Ah non, ça suffit ! Je sors...

— Non ! Quoi que vous fassiez, ne vous levez *surtout pas* ! me suis-je récriée en enfonçant le bras jusqu'au coude dans mon sac.

Je n'avais clairement pas le temps de faire un raid au rayon céréales. Le pauvre homme aurait succombé à une crise cardiaque avant mon retour. Et la dernière chose dont j'avais besoin, c'était d'un nouveau cadavre à mon palmarès. Surtout un avec le pantalon aux chevilles.

Eh oui : nouvelle année, nouveau moi. Je n'étais ni une criminelle ni une meurtrière – pas de mon plein gré, du moins. Même si une certaine Patricia Mickler m'avait grassement rétribuée pour l'avoir débarrassée de son mari, je n'étais pour rien dans l'assassinat de Harris Mickler, le comptable véreux qui, trois mois plus tôt, était passé de vie à trépas à l'arrière de mon monospace. Et j'avais eu beau expliquer à Mme Mickler qu'elle se méprenait et que je n'étais pas une tueuse à gages, des propositions de contrat avaient continué à me parvenir. Dans la liste des bonnes résolutions que j'avais adoptées quinze jours plus tôt figuraient trois points très importants : plus de malbouffe, plus d'hommes dans ma vie ni de cadavres dans mon monospace. Pas nécessairement dans cet ordre.

Zach a emballé l'affaire avec un glapissement réjoui, et s'est autocongratulé avec force applaudissements. Puis il s'est dirigé vers Mo, une main tendue.

— Qu'est-ce qu'il me veut, maintenant ? Je ne comprends pas !

Ma sœur, qui est flic et qui préférait nettoyer une scène de crime plutôt qu'essuyer le derrière de son neveu, s'entêtait depuis plusieurs semaines à apprendre la propreté à mon fils – et ce même si je lui expliquais avec insistance que Zach, à deux ans à peine, n'était pas prêt pour le pot. En revanche, quand il était mis en présence d'une cuvette de W.-C., il avait très bien compris ce qu'on attendait de lui, et la stratégie d'apprentissage de Georgia n'avait finalement réussi qu'à aiguïser son appétit de gratifications.

— Il veut une récompense, ai-je expliqué en me résolvant à vider le contenu du sac à langer sur le carrelage.

— Une récompense ! En quoi ça mérite une récompense ?

J'ai glissé le sachet de Cheerios sous la porte et je l'ai secoué. Zach s'est retourné et a trottiné vers l'appât, en le poursuivant de ses mains potelées tandis que je l'attirais vers moi. Sitôt que mon fils a été à portée de bras, je l'ai ceinturé et je l'ai traîné hors de la cabine.

J'ai posé Zach par terre à côté de moi, profitant de ce qu'il tripotait le sachet scellé, perplexe, pour m'essuyer le front.

— La voie est libre, Mo. Vous pouvez sortir.

J'ai remis en vrac dans le sac les flacons de lotion hydrante, les paquets de lingettes et le reste de l'attirail de survie d'une mère, puis j'ai jeté un bref coup d'œil sous la porte de la cabine. Mo n'avait pas bougé.

— Mo ?... Mo ? ai-je insisté, à l'affût d'un signe de vie derrière la porte. Tout va bien ?

*Pour l'amour de Dieu, faites que tout aille bien.*

— *Bien ? Vous plaisantez, j'espère ?*

J'ai relâché ma respiration.

— Avez-vous besoin d'aide ? Dois-je appeler quelqu'un ?

— Non. Allez-vous-en. Et emmenez le petit démon avec vous.

— D'accord, je comprends.

J'ai repris entre deux doigts le sachet de céréales des mains de Zach. J'ai hissé et calé mon fils sur un genou, à hauteur du lavabo, pour nous savonner les mains, copieusement et rigoureusement, par deux fois, avant de lui rendre le sachet.

— C'était un plaisir de faire votre connaissance, Mo !

Un grognement stoïque m'est parvenu depuis la cabine. Au moins Mo avait-il survécu, me suis-je consolée. À midi passé en ce douzième jour d'une nouvelle année, je n'avais failli à aucune de mes trois résolutions. Du moins pas encore.

## 2

**A** PRÈS UN CHANGEMENT DE COUCHE EXPRESS et plusieurs autres savonnages de mains, j'ai assis Zach dans un caddie, avec son doudou loqueteux et sa tasse à bec, et nous sommes partis à la recherche de Vero, la nounou de mes enfants. Je l'ai débusquée au rayon des vêtements pour femmes, où elle examinait sous toutes ses coutures un sweat à capuche en polaire noire, archi quelconque et en total décalage avec les goûts d'une fashionista qui ne portait que des marques que j'avais appris à connaître et apprécier. J'ai immobilisé mon chariot derrière elle, et quand je lui ai tapé sur l'épaule, elle a littéralement bondi. Elle a remonté ses lunettes de soleil surdimensionnées jusqu'à la naissance du nez, les faisant quasiment disparaître sous la visière de la casquette qui était vissée sur sa tête depuis que nous avons quitté de la maison.

— Qu'est-ce que tu fais ? ai-je demandé en la voyant déposer le sweat dans son chariot. Tu en as déjà un.

J'ai pointé du doigt le logo de son sweat à capuche noir, qui lui donnait des airs de yogi-cambrioleur.

— On n'a jamais trop de sweats à capuche, a-t-elle décrété en jetant alentour des coups d'œil circonspects.

Elle a gardé un instant dans son viseur un type louche qui dissimulait sa calvitie sous une longue mèche grasse rabattue sur son crâne, et parlait tout seul en inspectant un présentoir de soutiens-gorge matelassés. Soit il venait de voler une paire de chaussettes, soit il avait la trique — je n'avais pas réellement envie de le savoir. L'homme a pressé avec curiosité une paire de bonnets E entre ses doigts et Vero a grimacé.

— C'est bientôt l'heure d'aller chercher la voiture ?

J'ai consulté mon téléphone.

— Non, on en a encore pour une demi-heure. Et dans une heure, on doit récupérer Delia à la maternelle.

— Allons au rayon accessoires. Ce type me fait froid dans le dos et j'aurais bien besoin de quelques paires de lunettes supplémentaires.

— Si tu avais si peur d'être vue en public, on aurait pu déposer mon monospace au garage de ton cousin plutôt qu'ici, à la station-service. Ramón aurait probablement fait la vidange gratuitement.

Vero a secoué la tête avec véhémence.

— Hors de question. Nous sommes plus en sécurité ici.

La dernière adresse « officielle » de Vero était celle de l'appartement de Ramón, qui, d'après elle, était géographiquement trop proche de son garage de réparation auto pour qu'elle prenne le risque d'y être vue.

— Je ne comprends pas, Vero. Toute cette paranoïa n'a aucun sens. Tu désertes la fac et le Maryland parce que deux étudiantes t'accusent de leur avoir volé du fric et, à la seconde où les parents de ces filles se

présentent chez ton cousin, tu files à Atlantic City et tu empruntes deux cent mille dollars à un usurier ? N'aurait-il pas été plus simple de retourner dans le Maryland pour expliquer à tes copines que tu ne peux pas leur rendre cet argent pour la bonne raison que tu ne l'as pas volé ?

— Je le leur ai déjà expliqué il y a un an, et elles ne m'ont pas crue.

— Dans ce cas, elles ne méritent pas tout le mal que tu te donnes pour les éviter. Tu comptes te déguiser et te cloîtrer indéfiniment à la maison ?

— Si deux étudiantes persuadées que j'ai braqué la trésorerie de leur asso ont réussi à remonter ma trace jusqu'à l'appart de mon cousin, combien de temps, selon toi, faudra-t-il à un usurier professionnel pour me retrouver après que j'ai perdu ses deux cent mille dollars en essayant de me refaire ?

— Tu ne pourras pas te cacher éternellement. Ton second semestre à l'IUT commence dans quinze jours.

— Aucune importance, parce que je n'irai pas.

Mon chariot a pilé net. Zach a tangué sur son siège en gloussant. Il s'est agrippé à la barre et a renversé du jus de fruits sur sa salopette.

— Vero ! ai-je protesté en épongeant le jus avec le doudou. Tu n'es plus qu'à quelques unités de ton diplôme de comptabilité !

— Et je suis assez futée pour savoir que plus je mettrai le nez dehors, plus la probabilité statistique d'être retrouvée augmentera. Question de karma.

— Le karma n'a rien à voir là-dedans. Ce n'est pas parce que tu as fait quelques erreurs que tu mérites d'être malheureuse. Écoute...

Comme elle continuait d'avancer dans l'allée, la mine renfrognée, je l'ai alpaguée par la capuche, et quand

son chariot s'est immobilisé, je l'ai obligée à se tourner face à moi.

— Concentrons-nous pour résoudre un problème à la fois, tu veux bien ? Steven rentre demain de Philadelphie, et tu seras d'accord avec moi pour dire qu'il ne court probablement plus aucun danger, n'est-ce pas ?

Depuis plusieurs semaines, mon ex-mari faisait profil bas chez sa sœur, après qu'on avait attenté à sa vie à plusieurs reprises. (Laissez tomber. C'est une longue histoire.)

— Nous n'avons aucune raison de penser que quelqu'un cherche encore à lui faire la peau...

— Et si ça, ce n'est pas la preuve que l'univers me punit, je ne sais pas ce qu'il te faut, m'a coupée Vero.

— Arrête ! ai-je pesté, les yeux au ciel. Steven n'a pas vu les enfants depuis des semaines. Si je lui demande de les prendre chez lui pour quelques jours, il sautera probablement sur l'occasion. Ce qui nous permettrait à toutes les deux de faire un saut à Atlantic City pour négocier avec cet usurier.

— Les usuriers ne négocient pas, Finn. Ils te pètent les rotules et te coupent des phalanges.

— Ce sont aussi des hommes d'affaires. Je suis sûre qu'on pourra lui faire entendre raison.

— Comme tu as fait entendre raison à Feliks Zhirov ?

J'ai écrasé une main sur sa bouche, comme si le seul fait de prononcer le nom du parrain de la mafia russe locale pouvait le faire surgir au beau milieu d'un rayon du Walmart. J'ai balayé des yeux les allées environnantes pour m'assurer que personne n'avait entendu notre échange ; derrière nous, au rayon lingerie, le vieux pervers avait mieux à faire, occupé qu'il était à renifler les petites culottes d'un bac de déstockage.



— *Feliks* lui aussi est un homme d'affaires, a insisté Vero. Et, que je sache, tu ne débarques pas à l'improviste à son bureau pour lui faire entendre raison.

— En fait de bureau, *Feliks* doit se contenter d'une cellule de prison, lui ai-je rappelé à mi-voix. Et ce n'est pas un homme d'affaires, mais un sociopathe narcissique à la tête d'une armée de gros bras qui s'éclatent à égorger les gens. Évidemment qu'on ne peut pas lui faire entendre raison !

— En outre, tu es censée rester dans les parages pour mener à bien la mission qu'il t'a confiée. Donc, pour éviter que ses hommes de main nous filent le train jusque dans le New Jersey et balancent nos corps dans un fossé, je propose qu'on ne s'éloigne pas trop de chez nous et qu'on se mette sérieusement à la recherche de *Fée du Logis*.

*Fée du Logis* était le pseudo d'un mystérieux tueur à gages qui, jusqu'à une date récente, démarchait ses commanditaires via Internet, sur un forum féminin populaire servant aussi de façade à la mafia russe. Quand j'avais appris que mon ex-mari était la prochaine cible de cette *Fée du Logis*, j'avais contraint *Feliks Zhirov*, propriétaire du site, à le fermer. Et pour compenser son manque à gagner, *Fée du Logis* n'avait rien trouvé de mieux que faire chanter le chef de la mafia – qui me tenait pour responsable de cette fâcheuse situation.

— Si on parvient à démasquer *Fée du Logis*, ton richissime ami russe pourrait envisager de nous gratifier d'un généreux pourboire.

— *Feliks* n'est pas mon ami, ai-je marmonné. Et il a déjà essayé de nous faire la peau, au cas où tu l'aurais oublié.

— Ça, c'était *avant* que *Fée du Logis* ne commence à le faire chanter, a corrigé Vero en agitant un index.

Or, *l'ennemi de ton ennemi étant ton ami*, Feliks et toi êtes désormais amis par défaut. Et les pirojkis de ton copain chef mafieux sont une source intarissable de roubles.

— Primo, je refuse de repenser aux pirojkis de Feliks. Et deuzio, Feliks ne m'a pas demandé de lui livrer *Fée du Logis*, mais de le *tuer*.

Je n'avais eu l'occasion d'apercevoir celui qui se faisait appeler *Fée du Logis* qu'une seule fois – la nuit où il était descendu de ce qui ressemblait fort à une voiture de police banalisée, en braquant un flingue sur moi. Et lorsqu'il avait commencé à me tirer dessus, je ne m'étais pas attardée pour le voir de plus près. Même si Vero et moi parvenions à démasquer *Fée du Logis*, je doutais que Feliks nous verse une récompense pour n'avoir honoré que la moitié du contrat. D'autant qu'il m'avait déjà « fait cadeau » d'une luxueuse voiture de sport : une Aston Martin que j'avais « empruntée » chez un concessionnaire, qui était maintenant criblée d'impacts de balles et immatriculée à mon nom. Au premier faux pas de ma part, Feliks veillerait à ce qu'une copie de ce titre de propriété parvienne à la police. Et sachant combien ma relation avec l'inspecteur Nicholas Anthony aiguisait sa curiosité, je devinais sans peine à qui il donnerait la primeur de ce tuyau. Cela dit, Feliks n'était pas le seul à s'interroger sur la nature, et possiblement l'évolution, de cette relation. Mais quel que soit le charme de Nick (ou l'odeur envoûtante qu'il dégageait), mes placards (ou, plus littéralement, le tambour de mon lave-linge, mon monospace et le coffre de la voiture de Vero) avaient abrité trop de squelettes pour risquer un rapprochement encore plus étroit.

— Si Feliks veut la tête de *Fée du Logis*, il devra la couper lui-même, ai-je décrété.

Éliminer un homme de sang-froid était une ligne rouge que je n'étais pas disposée à franchir. Vero, qui

était en train d'essayer une paire de lunettes noires, a secoué la tête devant le miroir :

— En clair, tu te dégonfles devant la mafia russe...

— Je ne me dégonfle pas ! Le procès de Feliks s'ouvre dans moins d'un mois. Il sera condamné pour meurtre avec préméditation, ira croupir en prison, et ce sera le point final de ce cauchemar.

— Si Feliks part en taule, il n'aura plus rien à perdre. Et tu auras du bol s'il ne te dénonce pas à Nick juste pour te contrarier. À ce propos... il a encore appelé.

— Qui ?

— L'inspecteur Sexy.

J'ai fait mine d'être captivée par un présentoir de foulards.

— Et tu lui as dit quoi ?

— Que tu étais au fond le jardin, en train d'enterrer un corps... Aïe !

Elle a gloussé en se frictionnant le point d'impact de mon coude et a repris :

— Tu ne peux pas continuer à l'éviter, Finn. Depuis ce dîner chez tes parents, il te bombarde de messages, et tu ne l'as pas rappelé une seule fois.

— Ah mais bien sûr ! me suis-je exclamée en me frappant le front. Ce fameux dîner auquel Nick s'est pointé avec une canne anglaise après s'être fait canarder par les tueurs de Feliks – et dont la vraie mission, soit dit en passant, était de nous assassiner toutes les deux. Oui, ces circonstances constituent indéniablement une base saine et honnête pour une relation, ai-je raillé d'un ton pince-sans-rire.

— Tu oublies que ce soir-là, il t'a aussi fait les yeux doux en te remerciant de lui avoir sauvé la vie. Admets-le, Finn, il est fou de toi. L'alchimie entre vous est indéniable.

Certes... Mais aucune alchimie, si puissante soit-elle, ne pourrait remédier au fait que je m'étais rendue coupable de certaines choses que Nick devait ignorer à jamais. Malheureusement, et bien malgré moi, des papillons s'agitaient dans mon estomac chaque fois que j'entendais sa voix sur ma messagerie vocale. Ou que je me remémorais le grondement sexy de sa voix au creux de mon oreille lors de notre conversation, sous le gui, chez mes parents.

— Qu'a-t-il dit d'autre ?

— Qu'il te doit toujours un dessert. Je suis presque sûre que c'est un code pour dire qu'il veut te voir à poil, a-t-elle asséné en nouant un foulard sous son menton.

Elle l'a tiré bas sur son front, au ras des lunettes de soleil, puis elle m'a fixée, sourcils froncés.

— Tu lui as sauvé la vie, Finn.

— Pas plus qu'il n'a sauvé les nôtres.

— Est-ce une raison pour refuser une petite douceur, s'il te la propose ?

Elle a levé les mains devant mon rire choqué.

— Je dis juste que tu sais qu'il continuera à appeler jusqu'à ce que tu répondes.

Une sonnerie, dans les entrailles du sac à langer, nous a fait sursauter toutes les deux.

— Waouh ! s'est exclamée Vero. C'est de la télépathie. Je te parie que c'est le dessert qui appelle.

— Je suis au régime, ai-je répondu en prenant mes distances d'avec le sac à langer.

Vero, les yeux au ciel, y a plongé le bras pour s'emparer de mon téléphone.

— Au régime ! N'importe quoi ! On est entrés dans l'ère de la positivité du sexe, de la positivité du corps et de #MeToo. C'est le monde de Lizzo, Finn, et on y vit

tous et toutes. Ne laisse personne te dire que tu dois te priver de dessert.

Son enthousiasme s'est terni lorsqu'elle a jeté un œil à mon téléphone avant de me le tendre.

— C'est Sylvia.

Pour une fois – la première, peut-être – j'étais soulagée de voir le nom de mon agente s'afficher sur l'écran.

— Syl ! Salut ! Je suis au Walmart. Je peux te rappeler ?

Sa réponse a fusé, sèchement, et, comme souvent quand sa patience était à bout, son accent de native du New Jersey a pris le dessus sur la sophistication de la New-Yorkaise d'adoption :

— Non, tu ne peux pas. On doit parler de quelque chose de très important. Ton éditrice m'a appelée. Elle a lu ton manuscrit.

Je me suis éloignée de Vero, qui, à force de se dévisser le cou, menaçait d'envahir mon espace vital.

— Qu'en a-t-elle dit ?

— Elle ne te paiera pas.

— Comment ça, elle ne me paiera pas ? me suis-je récriée en chassant la main de Vero qui cherchait à s'emparer de mon téléphone. Je lui ai rendu un manuscrit terminé, Sylvia. J'ai gagné la deuxième moitié de mon avance !

— À la condition que ton éditrice valide ton manuscrit. Or, elle souhaite que tu y apportes quelques corrections.

— Quel genre de corrections ?

— Le flic n'est pas assez présent dans l'histoire. Elle veut que tu y remédies.

— C'est une plaisanterie ! Le flic est omniprésent.

— Le personnage est sexy mais la romance entre l'héroïne et lui ne l'est pas, et ton éditrice ne te paie pas pour écrire *Cinquante nuances d'ennui*.

J'ai éloigné le téléphone de mon oreille en entendant Sylvia vociférer pour héler un taxi. Puis une portière a claqué et Sylvia a aboyé une adresse.

— Tu t'es trop bridée, sur celui-ci, Finlay. Le flic et l'héroïne perdent un temps fou à se regarder dans le blanc des yeux. L'affaire devrait déjà être pliée au deuxième acte.

— Mon héroïne n'est pas encore remise de sa rupture avec l'avocat, ai-je argumenté.

— L'avocat est passé à la trappe dès le premier chapitre. Cette histoire-là est terminée. Ton héroïne doit embrayer sur l'épisode suivant.

— Elle a peut-être besoin de souffler une minute ou deux pour tenter de savoir ce qu'elle veut, ai-je rétorqué avec amertume en me pinçant l'arête du nez.

Presque trois semaines avaient passé depuis que j'avais rompu avec Julian Baker, un étudiant en droit, barman à ses heures. Même s'il m'avait semblé prendre la bonne décision, j'avais encore un peu mal en pensant à lui.

— Ton héroïne sait parfaitement ce qu'elle veut. Elle veut le flic. Elle l'a énoncé clairement page 43, quand elle contemple le plafond, allongée sur son lit. Si tu lui refuses le flic, offre au moins à cette malheureuse un sex-toy.

J'ai tourné le dos à Vero et à son rictus qui signifiait *Je te l'avais bien dit*.

— Peu importe ce qu'elle veut, Syl. Mon héroïne est une criminelle. Elle ne peut pas coucher avec un flic. Elle risquerait de se faire prendre.

— C'est précisément ce dont je parle. Mets la barre plus haut. Prends des risques ! Tu as la configuration idéale pour une grande histoire d'amour maudite : une meurtrière évadée de prison part en cavale pour fuir le seul homme qu'elle ne devrait pas désirer, mais ne

parvient pas à faire abstraction de ses sentiments pour lui. Et le flic la pourchasse, bien résolu à l'attraper, mais plus ils jouent au chat et à la souris, plus il a envie de la traîner dans son lit plutôt qu'au tribunal.

— Oh, c'est bien, ça ! s'est exclamée une voix en arrière-plan.

— Tu vois ? Même mon chauffeur de taxi trouve ça génial.

— Je suis sur haut-parleur ?!

— Oui, ont répondu à l'unisson Sylvia et le chauffeur.

— Le flic et la tueuse devraient céder à leur désir, a insisté Sylvia. Et ils devraient le faire dans un endroit périlleux...

— Dans un avion.

La suggestion du chauffeur a été accueillie par un *mouais* dubitatif.

— Et si l'avion était en train de s'écraser dans des eaux infestées de requins ?

— C'est déjà mieux, a concédé Sylvia.

— Bon, très bien, ai-je capitulé sèchement. Je vais retravailler quelques scènes.

— Pendant que tu y es, réécris aussi le dénouement.

J'ai crispé mes doigts sur le téléphone pour m'empêcher de le lancer à l'autre bout du rayon.

— Qu'est-ce qui cloche, dans le dénouement ?

— Ton héroïne ne peut pas filer vers des lendemains qui chantent avec son acolyte. Tu écris un roman d'amour, pas un remake de *Thelma et Louise*.

— *Thelma et Louise* a remporté un Oscar.

— Finlay... a soupiré Sylvia, clairement exaspérée. Elles se jettent d'une falaise en se tenant par la main.

J'aurais bien argumenté, mais j'ai jugé plus sage de me mordre la langue.

— La tueuse et le flic sont bien ensemble. Offre à ton héroïne l'heureux dénouement qu'elle mérite. Et *presto*, a-t-elle ajouté. En ce qui me concerne, j'aimerais bien être payée.

— Moi aussi, ont renchéri en chœur le chauffeur et Vero.

— Parfait. Je vais annoncer à ton éditrice que tu es d'accord pour tout reprendre de A à Z, a conclu Sylvia et elle a raccroché avant que j'aie pu réagir.

— Satisfaite ? ai-je lancé à Vero en lui tendant le téléphone.

Tout en le lâchant dans la gueule du sac à langer, elle a secoué la tête.

— Je ne comprends pas ton hésitation avec le flic.

— À chaque fois que le flic et la tueuse se rapprochent l'un de l'autre, quelqu'un meurt.

— Uniquement parce que tu l'as décidé.

— Vas-y, remue le couteau dans la plaie...

J'ai regardé l'heure et j'ai fait pivoter mon chariot vers les caisses.

— Ça ne peut pas être bien sorcier d'écrire un *happy end* ! Imagine que tes personnages sont les poupées Barbie de Delia. Tu les mets à poil, et tu leur fais faire un peu de frotti-frotta.

— Ce n'est pas si simple.

— Exact, a concédé Vero. Le flic doit au préalable s'assurer du consentement de la tueuse. Et sitôt qu'elle l'aura donné, avec gravité et enthousiasme, ils pourront se sauter dessus comme des lièvres – et toi, tu pourras enfin écrire un best-seller.

— Tu as d'autres brillants conseils de révision ?

Elle m'a décoché un regard oblique

— Oui. Peut-être que, pour une fois, tu pourrais essayer de ne semer aucun cadavre sur ton passage.



**C**E SOIR-LÀ, après dîner, pendant que Vero donnait leur bain aux enfants, j'ai fait la vaisselle puis je suis sortie porter le verre dans le bac de recyclage, à côté du garage. En tombant du sac, son contenu s'est entrechoqué et une bouteille de vin a rebondi sur le rebord du bac avant de se briser au sol. Le fracas m'a arraché une grimace et j'ai aussitôt jeté un coup d'œil vers la maison de Mme Haggerty, de l'autre côté de la rue, en espérant que le bruit n'aurait pas alerté ma vieille voisine. Par chance, sa cuisine était plongée dans le noir ; seules les lueurs vacillantes d'une télévision filtraient entre les rideaux de son salon.

J'étais accroupie et en train de collecter les tessons éparpillés au sol quand une main surgit de nulle part, s'est écrasée sur ma bouche. Un épais gant de cuir étouffait mes cris tandis que quelqu'un, dans mon dos, me tirait en direction de la haie. Tout en donnant des ruades à l'aveugle, j'ai projeté ma tête en arrière avec

force et percuté de plein fouet le visage de mon agresseur. Qui a lâché un glapissement avant de siffler d'une voix aiguë :

— Aïe ! Ça va pas ? Putain, faut se calmer, madame !

J'en ai profité pour mordre à pleines dents un doigt du gant qui me bâillonnait et enfoncer un coude dans les côtes de mon attaquant, puis m'arracher d'entre ses bras et m'extraire tant bien que mal de la haie avant de foncer vers la maison, en déclenchant au passage le spot à détection de mouvements au-dessus de la porte du jardin. Sitôt que la lumière a jailli, mon agresseur, ébloui, a fait marche arrière, un bras replié devant le visage, et je suis restée interdite.

— Cam ? ai-je coassé entre deux halètements.

— Vous pensiez que c'était qui ? a grincé l'adolescent, plié en deux, en tenant ses côtes meurtries.

Il a essuyé son nez ensanglanté d'un revers de gant, qu'il a retiré pour inspecter d'un air outré les dégâts sur son doigt.

— Vous étiez vraiment obligée de me mordre au sang ? Ces mains valent très cher et elles ne sont pas assurées. Vous auriez pu me mutiler de façon permanente.

— Que fais-tu ici à la nuit tombée, un soir de semaine ? Tu n'as pas école, demain ?

Ma voix gonflée d'autorité maternelle lui a arraché un tressaillement. Un lycéen lambda aurait été chez lui, en train d'échanger des textos avec sa copine, de faire ses devoirs, ou de harceler sa grand-mère plutôt que moi. Mais Cam n'était pas un ado lambda. Encore quelques semaines auparavant, il travaillait secrètement comme informateur de la police pour échapper à la maison de correction. Mais son talent pour le piratage informatique n'étant pas passé inaperçu auprès de Feliks Zhirov, ce dernier l'avait embauché pour son propre compte. Je

me suis brusquement sentie barbouillée en devinant la raison de cette visite nocturne.

— Je suis venu transmettre un message, a répondu Cam.

À peine a-t-il eu esquissé un geste vers sa poche que sa main s'est figée à mi-chemin, ses épaules se sont redressées, sa colonne vertébrale s'est raidie. Lentement, Cam a levé le menton, les yeux ouverts grands comme des soucoupes tandis que les dents acérées d'un goulot de bouteille luisaient contre sa gorge.

— Mains bien en vue ! a grondé une voix dans son dos.

— On est cool, mec, on est cool, a protesté Cam, doigts entrelacés derrière le crâne pour laisser l'homme, derrière lui, palper méthodiquement les poches de sa parka.

Quand l'homme a penché la tête de côté, j'ai relâché mon souffle en reconnaissant le catogan noir corbeau, ce front barré de quelques mèches et ces yeux sombres qui m'observaient. C'était Javier, l'ami d'enfance de Vero.

— Ça va ?

— Ça va, ai-je répondu en époussetant quelques aiguilles de pin accrochées à ma chemise.

Javi a tiré une enveloppe couleur crème d'une des poches Cam et me l'a tendue.

— Vous voyez ? Je mentais pas, s'est défendu Cam en détournant le visage du goulot hérissé d'arêtes menaçantes. Je suis juste venu transmettre un message.

Je me suis empressée de fourrer l'enveloppe dans ma poche, en espérant que Javi n'avait pas remarqué le cachet de cire cramoisi.

— Tu n'aurais pas pu appeler ? ai-je lancé à Cam, en lui décochant un regard noir.